

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des éventaires dressés au coin de chaque rue permettent aux amateurs d'en faire provision.

A peine l'aurore du mardi gras a-t-elle entr'ouvert les portes du ciel, que les deux sexes s'habillent de blanc de la tête aux pieds, puis les premiers levés courent au chevet de ceux qui dorment encore leur donner l'accolade matutinale, laquelle consiste, ce jour-là, en l'application de trois ou quatre œufs de couleurs variées, écrasés sur le visage du dormeur, qu'on saupoudre immédiatement de farine. Celui-ci se débarrasse comme il peut de son masque de pâte, revêt à son tour la blanche armure du combat, et, muni d'œufs et de farine, venge sur tout ce qui l'entoure l'affront qu'il a reçu. La matinée est employée à ces escarmouches. Les maîtres au salon, les serviteurs à la cuisine, se bombardent et s'enfarinent à qui mieux mieux. La vieillesse et l'enfance ne sont pas exceptées de ces saturnales. L'œuf du mardi gras ne connaît ni le sexe ni l'âge. L'illustrissime évêque lui-même, cet autocrate des villes espagnoles, n'est du matin au soir de Carnestolendas qu'un vulgaire merlan roulé dans la farine.

Ce jour mémorable est presque le seul de l'année où s'ouvrent les balcons des maisons. A partir de midi, une batterie de tubes à injection est établie sur chacun d'eux, et les habitants de ces logis s'inondent mutuellement, au sifflement des œufs et des cornets de poudre d'amidon, qui décrivent dans l'air de blanches trajectoires. Les heures se succèdent, et pendant que l'aristocratie continue à combattre du haut de ses demeures, la bourgeoisie, à l'étroit dans les siennes, se répand au dehors comme un torrent qui rompt ses digues.

Cette foule hurle et se démène comme un seul homme. Vers trois heures de l'après-midi, Arequipa n'est plus qu'une bouche immense, d'où s'échappe un rugissement continu.

A ce moment, des troupes de chevaux caducs, borgnes, fourbus, enflés, étiqes, sont amenés de la Pampilla, un désert situé au nord de la ville, et mis en vente sur la plaza Mayor. Là les va prendre qui veut. Le prix de ces coursiers du mardi gras varie de cinq à douze francs, selon leur degré de vitalité. En un clin d'œil, des détachements de cavalerie sont organisés pour aller assiéger ceux des balcons dont l'artillerie liquide a causé le plus de ravages parmi la foule. Chaque cavalier, après avoir enfourché sa haridelle, prend à son bras un panier d'œufs, que d'agiles gamins ont mission de remplir quand il est vidé, puis le détachement vient se poster devant le balcon signalé, que défendent habituellement des personnes du beau sexe. Celles-ci, armées de pompes, d'arrosoirs, de seringues, soutiennent fièrement l'assaut : aux œufs de l'ennemi, elles ripostent par des torrents d'eau plus ou moins limpide. Souvent le combat dure plus d'une heure sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des partis. Les hommes, trempés comme des tritons, les femmes, échevelées comme des bacchantes, rivalisent de bravoure et d'acharnement, en se prodiguant des épithètes dans le goût homérique. Au plus fort de l'engagement, un cri strident, parti du balcon assiégé, retentit comme la note du fifre dans un charivari ; ce cri, que les hommes accueillent par un éclat de rire collectif, est poussé par quelque Marphise dont un œuf rose ou bleu, lancé par une main vigoureuse, vient de pocher un œil ou de meurtrir le sein. Cette victime du mardi gras est entraînée loin du champ de bataille, puis l'action, un instant suspendue, s'engage de nouveau. Mais, comme cette fois nos amazones ont à déplorer la défaite d'une sœur et son œil à venger, ce n'est plus par des douches courtoises qu'elles ripostent à l'ennemi, mais par des pots à fleurs, des tessons de cruches ou d'assiettes et tout ce qui leur tombe sous la main. Sous cette pluie de grêlons, qui meurtrit tout ce qu'elle touche, et fait des chevaux borgnes autant d'aveugles, les guerriers éperdus se débandent et vont assiéger un autre balcon.

Lausanne, 2 mars 1873.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne suis plus de ceux qui pensent que tout ce qui est imprimé est vrai. Parvenu depuis

bien des années à l'âge mûr, je ne lis les feuilles publiques qu'avec quelque méfiance, le *Conteur* excepté, cela va sans dire.

S'agit-il cependant de savoir le jour où nous sommes : sur ce point, je l'avoue, je suis infailibiliste, et si mon journal me dit « samedi, 28 février, » personne ne me fait croire le contraire.

Hélas ! monsieur, encore une illusion de moins. Ecoutez plutôt : Sur ma table à écrire se trouvaient le *Conteur* la *Revue*, et l'*Eidgenossenschaft* ; je datais une lettre ; le *Conteur* me dit samedi, 28 février ; mais sur la *Revue*, on lisait samedi, 1^{er} mars. Qui avait raison, qui avait tort ? Je prends l'*Eidgenossenschaft* : samedi, 29 février !

Alors, monsieur, à quoi faudra-t-il croire désormais et où allons-nous si le christianisme libéral pénètre jusque dans le calendrier ?

Agréez, monsieur, mes civilités.

Quelqu'un demandait l'autre jour à un médecin de Lausanne ce qu'il pensait de l'absinthe.

— Rien de bon, répondit celui-ci.

— Cependant, cela ouvre l'appétit.

— Je ne dis pas non ; mais je suis aussi de cet avis qu'il ne faut rien ouvrir avec des fausses clés.

Un pasteur du Jorat, interrogeant ses cathécumènes, fit à l'un d'eux cette observation :

— Mon ami, vous me répondez toujours *oui* ou *non*, tout court ; ce n'est pas bien, vous pourriez être plus poli et dire : oui, monsieur ; non, monsieur.

— C'est que, répondit le jeune homme, la Bible nous dit : *Que votre oui soit oui, et que votre non soit non ; tout ce qui est au-delà est du malin.*

— Puissiez-vous, ajouta le pasteur, toujours suivre aussi scrupuleusement les préceptes de la religion !

Le berceau et la tombe.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les anges légers, à sa première extase,
Qui rayonne au front pur comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse ;
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux ;
Elle a le rosier blanc que l'abeille caresse,
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver, même l'indifférence ;
A l'amour du penseur, ils ont tous deux des droits ;
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance,
Sur l'un veille une mère et sur l'autre une croix.

Un de nos paysans se trouvait à l'auberge avec un marchand de bétail, discutant les conditions d'un marché à conclure. La femme du premier, malade depuis longtemps, se trouvait ce jour-là beaucoup plus mal.

La nièce du paysan accourut en toute hâte à l'auberge et lui dit :